Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des
révolutions du XIXe siècle

53 | 2016

Mobilités, savoir-faire et innovations

Janissaires, ingénieurs et prédicateurs.

Comment l'ingénierie militaire et l'activisme islamique changèrent
l'ordre ottoman

*Janissaries, Engineers and Preachers: How Military Engineering and Islamic
Activism Changed the Ottoman Order?*

*Janitscharen, Ingenieure und Prediger : Wie militärische Ingenieurskunst und
islamischer Aktivismus das Osmanische Reich veränderten*

Ali Yaycioglu

Traducteur : Traduit de l'anglais par Laurent Bury

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/5083>

DOI : 10.4000/rh19.5083

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2016

Pagination : 19-37

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Ali Yaycioglu, « Janissaires, ingénieurs et prédicateurs. », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 53 |
2016, mis en ligne le 01 décembre 2018, consulté le 03 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/5083> ; DOI : 10.4000/rh19.5083

Tous droits réservés

ALI YAYCIOGLU

*Janissaires, ingénieurs et prédicateurs.
Comment l'ingénierie militaire et l'activisme islamique
changèrent l'ordre ottoman*

Cet article aborde quelques aspects de la réforme militaire ottomane à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle. Durant cette période, un mouvement mené par Selim III, qui régna de 1789 à 1807, et par un groupe de bureaucrates et de militaires, baptisé l'Ordre Nouveau (*Nizam-ı Cedid* en turc), se lança dans un programme de réorganisation militaire. Son principal objectif était de refonder l'armée, financée par un nouvel appareil administratif et fiscal, afin d'offrir une alternative à l'ancienne institution militaire, structurée par le corps des Janissaires.

La nouvelle armée fut établie par les bureaucrates ottomans au début des années 1790. Cependant, les principes de l'armée furent façonnés par les adeptes des sciences de la guerre à l'âge des révolutions, pendant lequel la mobilité des ingénieurs et des idées de réforme militaire connut une intensification sans précédent. Les nouvelles sciences militaires s'étaient épanouies en Europe occidentale, dans les académies militaires, avant de se répandre dans l'ensemble du monde à la fin du XVII^e siècle. Au cours des années 1770, les Ottomans ouvrirent à Istanbul l'École impériale d'ingénierie, qui fut restructurée dans les années 1790¹. À partir du milieu du XVIII^e siècle, des officiers et ingénieurs militaires européens, surtout originaires de France, alliée de l'Empire (jusqu'en 1798), vinrent dans la capitale ottomane pour enseigner aux côtés d'ingénieurs ottomans et pour superviser l'introduction des techniques d'artillerie, de balistique, de fortification et de cartographie. Le projet de nouvelle armée mettait l'accent sur l'uniformité, la synchronisation, l'organisation régimentaire et la discipline impersonnelle².

Si l'Ordre Nouveau parvint à créer une armée nouvelle, il déclencha aussi une importante controverse au sein de la société ottomane. Les Janissaires et divers autres groupes s'opposèrent aux réformes militaires et sociales. Cela

1. Michèle Virol, « La circulation des savoirs des ingénieurs militaires (XVII^e-XVIII^e siècle) », in Pilar González et Liliane Hilaire-Peréz [dir.], *Les savoirs-mondes. Mobilité et circulation des savoirs depuis le Moyen Âge*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2015, p. 251-259.

2. Stanford Shaw, *Between Old and New. The Ottoman Empire under Sultan Selim III, 1789-1807*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1971, p. 112-137 ; Virginia Aksan, *Ottoman Wars 1700-1870 : An Empire Besieged*, Harlow, England, Longman, 2007, p. 180-222.

s'explique d'abord par le fait que les affiliés des Janissaires avaient acquis collectivement au fil des siècles différents avantages sociaux, économiques et politiques. La réforme qui donnait naissance à cette nouvelle armée allait saper la raison d'être des Janissaires et déclencher un processus menaçant leurs intérêts et entraînant peut-être même leur élimination. Par ailleurs, les Janissaires étaient profondément intégrés à la vie socio-économique urbaine, en particulier parmi les groupes d'artisans d'Istanbul et d'autres grandes villes. L'intégration des Janissaires à la vie socio-économique, avec leur statut particulier de classe militaire, faisait d'eux les gardiens de l'ordre établi contre les imprévisibles mesures et règles imposées par l'État. L'Ordre Nouveau, avec son ambitieux programme visant à discipliner la fiscalité, l'administration et l'armée, ne menaçait donc pas seulement les Janissaires proprement dits, mais aussi un plus large public urbain qui n'avait que méfiance envers les réformes venues du sommet de la société. L'Ordre Nouveau s'effondra à la suite des troubles de 1807-1808³.

Après un bref retour sur l'institution des Janissaires et leur rôle de gardiens de l'ordre établi, l'article présentera deux piliers majeurs de l'Ordre Nouveau : l'ingénierie militaire et l'activisme islamique, dans sa dimension trans-impériale. Dans un deuxième temps, il examinera en quoi l'Ordre Nouveau était bien un projet euro-ottoman, dont l'ambition était de discipliner l'ordre socio-militaire selon les principes des sciences appliquées, présentées comme nouvelles et universelles. L'ingénierie militaire ottomane fut en quelque sorte le projet collectif d'experts ottomans et d'ingénieurs et mathématiciens européens appelés à séjourner dans l'Empire. Une troisième partie montrera comment une tendance particulière de la pensée et de la pratique musulmanes qui se propagea depuis l'Inde et l'Asie centrale, et que l'on peut qualifier d'activisme islamique, devint également une composante majeure du mouvement réformiste. Les cheikhs et prédicateurs militants du réseau sunnite soufi, l'ordre Mujaddidi-Naqshibandi, qui partit de l'Inde moghole et se répandit dans les terres ottomanes au XVIII^e siècle, élaborèrent un programme visant à discipliner la vie religieuse et sociale avec l'aide de l'État. Ce mouvement joua un rôle politique crucial, car plusieurs adeptes de l'Ordre Nouveau devinrent les disciples de ces cheikhs et prédicateurs.

Sur ce point, l'article illustre comment naquit une alliance « discursive » d'ingénieurs euro-ottomans et d'activistes islamiques asiatiques, dépassant ainsi l'explication traditionnelle de la controverse de l'Ordre Nouveau, qui y voyait un conflit entre, d'une part, des réformateurs occidentalisés, désireux de changer l'ordre militaire en s'inspirant de la technologie occidentale, et d'autre part, des conservateurs musulmans hostiles aux réformes. L'Ordre Nouveau fut une alliance entre divers groupes, dont deux composants prin-

3. Ali Yaycioglu, *Partners of the Empire : The Crisis of the Ottoman Order in the Age of Revolutions*, Stanford, Stanford University Press, 2016, p. 157-201.

cipaux étaient les ingénieurs militaires européens et ottomans et les activistes islamiques guidés par la charia et enracinés en Inde et en Asie centrale, contre l'ordre établi défendu par les Janissaires. L'Ordre Nouveau représentait donc un moment global pour les Ottomans, dont l'un des flancs se trouvait en Occident et un autre dans l'est de l'empire⁴. Cette tentative de réforme se solda par un échec, face aux résistances de l'armée traditionnelle, des *ulémas* et des classes populaires, marquant ainsi les limites de la capacité du sultan à agir pour réformer. L'échec de l'Ordre Nouveau mit en évidence les tendances à l'autonomisation de provinces entières, et aiguïsa les appétits des puissances étrangères sur fond de crise économique. Pour l'historien intéressé par une approche comparative de la « révolution militaire⁵ », le cas ottoman propose une configuration particulière des liens entre modernisation militaire et modernisation étatique, et introduit une nécessaire réflexion sur les spécificités d'un projet qui n'était pas qu'une imitation des modèles européens, mais une adaptation dans laquelle la circulation des idées touchait autant les rapports Occident/Empire ottoman que les relations à l'intérieur de l'Empire, des périphéries vers le centre.

LES JANISSAIRES

Fondé au XIV^e siècle, le corps des Janissaires était l'une des plus anciennes armées de métier du début de l'époque moderne, directement sous les ordres de l'administration centrale. Le mot « janissaire » (*yeni çeri*) signifie « nouvelle force militaire » en turc, renvoyant au caractère inédit de son organisation. Il s'agissait à l'origine d'une petite unité de gardes des sultans, choisis parmi des captifs chrétiens ; le mode de recrutement spécifique et les mécanismes de formation furent élaborés peu à peu. Selon les conventions de la première moitié du XV^e siècle, les candidats étaient recrutés par conscription parmi les communautés chrétiennes, puis convertis à l'islam. Les Ottomans employaient le mot *deüşirme* (« choix », « choisis ») pour désigner tant le pro-

4. Pour une conception voisine (l'Ordre Nouveau fut en même temps un programme de réforme islamique) qui ne met pas l'accent sur les liens trans-impériaux et planétaires, Uriel Heyd, 'The Ottoman Ulema and Westernization in the Time of Selim III and Mahmud II', in U. Heyd (ed.), *Studies in Islamic History and Civilization*, Jérusalem, Magnes Press, Hebrew University, 1961, p. 63-96 et Kahraman Şakul, « Nizâm-ı Cedid düşüncesinde Batılılaşma ve İslamî modernleşme », *Divân : İlmî Araştırmalar* 19 (2005), p. 128-29.

5. Cf. Geoffrey Parker, *The Military Revolution : Military Innovation and the Rise of the West (1500-1800)*, New York, Cambridge University Press, 1988, traduction française *La révolution militaire. La guerre et l'essor de l'Occident, 1500-1800*, Paris, Gallimard, 1993 ; Jeremy Black, *A Military Revolution? Military Change and European Society, 1550-1800*, London, Basingstoke, Macmillan Education, 1991 ; Brian M. Downing, *The Military Revolution and Political Change. Origins of Democracy and Autocracy in Early Modern Europe*, Princeton, Princeton University Press, 1992 ; Joël Cornette, *Le Roi de guerre. Essai sur la souveraineté dans la France du Grand Siècle*, Paris, Payot, 1993.

cessus de recrutement que les recrues proprement dites⁶. Certains d'entre eux étaient confiés à des familles musulmanes en province. Les plus prometteurs, par leurs caractéristiques physiques et leur milieu d'origine, étaient conduits directement au palais impérial et destinés à la garde à cheval du sultan et à la bureaucratie du palais. Les premiers étaient ensuite réunis dans une école préparatoire (*Acemi Ocağı*) à Istanbul où ils apprenaient le maniement des armes à feu. Après quoi la plupart de ces jeunes gens entraient dans le corps des Janissaires⁷. Comme d'autres serviteurs du sultan enrôlés de force, ils venaient de différentes régions des Balkans et d'Anatolie. Bien qu'officiellement déconnectés de leur localité natale, beaucoup conservaient en fait un lien avec leur contrée, et le corps des Janissaires formait un microcosme ethnique et régional des terres centrales de l'empire.

Les Janissaires revendiquaient une relation intime avec la maison impériale ottomane par le biais de liens personnels fictifs. Leur succès lors des guerres contre les Habsbourg et les Safavides, et leur rôle de gardiens de la puissance du sultan, à Istanbul comme en province, leur valait un prestige accru dans le monde ottoman et au-delà. Malgré leur loyauté rhétorique inconditionnelle, il leur arrivait pourtant de braver leurs bienfaiteurs lors de protestations ou d'émeutes contre les sultans. Le corps des Janissaires fut un acteur important de la guerre civile entre les princes qui prétendaient au trône ottoman⁸.

À partir du XVII^e siècle, alors que les tirs de volée devenaient la tactique principale sur le champ de bataille, les Ottomans éprouvèrent, comme d'autres puissances d'Europe et d'Asie, le besoin de développer leurs unités d'infanterie équipées d'armes à feu, et avant tout le corps des Janissaires. De dizaines de milliers d'hommes, on passa à des centaines de milliers. Des occasions nouvelles s'offraient aux jeunes musulmans des villes et des campagnes pour s'engager dans le corps, pour en acquérir le prestige et les privilèges. Ce processus coïncida avec l'urbanisation résultant de l'agitation dans les campagnes due à de mauvaises récoltes. Les jeunes gens qui avaient appris à manier le mousquet grâce à la diffusion des armes à feu dans les campagnes devenaient des candidats possibles au recrutement. Alors que l'autorité centrale cherchait à maintenir la croissance de ce groupe socio-militaire contrôlé et discipliné, dans la perspective d'une éventuelle mobilisation en temps de

6. Paul Wittek, 'Devshirme and Shari'a', *British Society of Oriental and Asian Studies*, 17, 1955, p. 271-78; Victor L. Ménage, 'Some Notes on the Devshirme', *British Society of Oriental and Asian Studies*, 29, 1966, p. 64-78. Pour une étude récente du processus de *devşirme*, cf. Gülay Yılmaz, 'Becoming a Devshirme: The Training of Conscripted Children in the Ottoman Empire', in Gwyn Campbell, Suzanne Miers et Joseph C. Miller (eds), *Children in Slavery Through the Ages*, Ohio, Ohio University Press, 2009, p. 119-134.

7. İsmail Hakkı Uzunçarşılı, *Osmanlı Devleti teşkilatından Kapıkulu Ocakları*, volume I, *Acemi Ocağı ve Yeniçeri Ocağı*, Ankara, Türk Tarih Kurumu, 1988, p. 5-141.

8. Cemal Kafadar, «Yeniçeriler», *Dünden bugüne İstanbul ansiklopedisi*, Istanbul, Tarih Vakfı, 1993-95, volume 7, p. 472-76.

guerre⁹, l'expansion du corps des Janissaires constituait un fardeau financier croissant pour l'administration fiscale.

Toutefois, les Janissaires connurent une évolution graduelle qui les rapprocha des organisations d'artisans, inscrites dans l'espace urbain, et protagonistes des luttes politiques. Tandis que les Janissaires devenaient des acteurs importants au sein de l'économie urbaine, des milliers de citoyens se virent accorder le statut de Janissaire, parfois dans son intégralité. Les cafés, qui proliféraient dans les villes ottomanes, étaient généralement gérés par des affiliés des Janissaires, ce qui confirme que ceux-ci devenaient aussi des acteurs majeurs de la vie publique urbaine; dans les secteurs à faible revenu (rameurs, porteurs, tanneurs), nombreux étaient ceux qui dépendaient des Janissaires.

D'un autre côté, certaines activités artisanales existaient à l'intérieur même du corps des Janissaires (fabricants de fusils, tailleurs, cordonniers, mineurs) qui, outre ses compétences militaires, disposait donc de savoir-faire artisanaux. De plus, certaines normes et coutumes, certains rituels et discours de la culture artisanale ottomane appartenaient aussi à son esprit de corps. Sous cet angle, les formes hiérarchiques régissant les rapports entre apprentis et maîtres, entre *acemis* et commandants, n'empêchaient pas la solidarité horizontale et l'éthos collectif. La valeur martiale des Janissaires était renforcée par des codes d'honnêteté, de droiture et de confiance entre camarades, autant de qualités qui étaient également attendues de la part des organisations d'artisans.

Les Janissaires se présentaient souvent comme les protecteurs de la tradition contre l'innovation. Ce traditionalisme n'était pas une forme de conservatisme figé, mais une composante de leur économie morale visant à défendre les droits et privilèges acquis contre d'imprévisibles revers de fortune. Il convient donc de considérer les Janissaires aux XVII^e et XVIII^e siècles, non seulement comme une armée dont les membres étaient impliqués dans diverses activités artisanales, mais aussi comme une sorte de *syndicat* tant à l'intérieur de l'État qu'à l'extérieur. Les Janissaires en vinrent ainsi à jouer un rôle de pivot dans les luttes politiques : ils avaient tendance à établir des alliances au sein de l'appareil d'État, ou avec des groupes d'intérêt plus importants, dans la population urbaine. Dans ce processus, certains *ulémas* devinrent les alliés des Janissaires. Lors de leurs rébellions, ceux-ci demandèrent souvent des fatwas aux *ulémas* éminents. Ces fatwas légitimaient non seulement les soulèvements, mais aussi l'exécution de bureaucrates, l'élimination de certains partis par le biais de confiscations massives et l'apparition de nouveaux groupements. Durant cette période, leur alliance avec les Janissaires joua un rôle majeur pour juguler le pouvoir de la dynastie ottomane et de l'administration centrale, tout en renforçant le discours de la loi isla-

9. Gábor Ágoston, 'Firearms and Military Adaptation: The Ottomans and the European Military Revolution, 1450-1800', *Journal of World History*, 2014, volume 25 (1), p. 85-124.

mique, qui protégeait les intérêts acquis, les conventions, la propriété et les contrats, contre la loi sultanique (*kanun*), qui donnait aux sultans le pouvoir d'imposer des décisions pour changer l'ordre ancien¹⁰. De ce point de vue, le corps des Janissaires n'était pas seulement une armée et un syndicat, mais aussi une sorte de *parti* politique, agissant souvent en alliance avec les artisans et les *ulémas*, capable de les mobiliser en présentant leurs intérêts collectifs comme ceux d'un plus large public, en tant que gardiens de l'ordre ancien, des lois et des conventions.

LES INGÉNIEURS

Il serait faux de prétendre que le pouvoir militaire ottoman a connu un complet déclin au tournant des XVII^e et XVIII^e siècles. Les Janissaires et les forces provinciales, régulières ou irrégulières, sous les ordres des gouverneurs régionaux, ainsi que la flotte ottomane en pleine expansion, étaient loin d'être totalement inefficaces sur le champ de bataille¹¹. Les canons de bronze n'avaient pas encore été remplacés par les canons de fonte à éléments interchangeables, mais pour l'artillerie, des propositions innovantes en matière de technologie et de stratégie avaient été avancées par les ingénieurs et artisans militaires ottomans mais aussi par les Européens employés par les Ottomans¹².

Des études ont montré que le monde ottoman avait subi au XVIII^e siècle une profonde transformation allant de ses institutions administratives et fiscales jusqu'à sa culture publique, de l'érudition religieuse à la science, la technologie et l'architecture¹³. Tout aussi importante, l'intensification des guerres à cette période engendra une mobilité et des interactions accrues entre l'Empire ottoman et le monde extérieur. Au sein de l'appareil d'État, de plus en plus de possibilités d'emploi s'offraient aux experts militaires venus d'Europe, comme le montre l'itinéraire du réformateur militaire français, Claude Alexandre, comte de Bonneval, connu sous le nom de Humbaracı Ahmed Pacha (Ahmed Pacha le grenadier) (1675-1747)¹⁴. Durant le mouvement intellectuel et social qu'on devait appeler l'Ère des tulipes (1703-1730), l'élite

10. Baki Tezcan, *The Second Ottoman Empire : Political and Social Transformation in the Early Modern World*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012, p. 46-78.

11. Virginia Aksan, *Ottoman Wars 1700-1870*, *op. cit.*, p. 83-128.

12. Adnan Adivar, *La science chez les Turcs ottomans*, Paris, G.-P. Maisonneuve, 1939, chapitre 7. Pour un ensemble de propositions de nouvelles technologies des canons par un ingénieur ottoman, cf. Bayramoğlu Ali Aga *Ümmü'l-gazâ : harb sanatı ve aletleri*, éd. Salim Ayduz et Şamil Çan, Istanbul, Türkiye Yazma Eserler Kurumu, 2013, en particulier p. 83-103.

13. Pour deux compilations exhaustives des études sur le XVIII^e siècle ottoman, cf. Barbara Schmidt-Haberkamp [dir.], *Europa und die Türkei im 18. Jahrhundert/Europe and Turkey in the 18th century Century*, Göttingen, V&R unipress, 2011 ; Kate Fleet [dir.], *The Ottoman Empire in the Eighteenth Century — Oriente Moderno*, XVIII/1, Rome, 1999.

14. Frédéric Hitzel, *Intégration et transformation des savoirs : itinéraire de passeurs dans la société ottomane*, Istanbul, Isis, 2015, p. 11-74.

impériale encouragea les travaux de traduction vers le turc, tandis qu'était institutionnalisée l'impression en caractères arabes pour les ouvrages turcs et arabes. La prolifération des bibliothèques coïncida avec l'expansion de nouvelles cultures de la lecture et de l'écriture dans les cercles intellectuels et parmi les hommes et femmes ordinaires d'Istanbul et de la province¹⁵. Cette circulation était consolidée par les réseaux croissants de marchands, d'érudits et de Soufis au sein de l'empire et entre l'empire ottoman et l'Europe, l'Iran, l'Asie centrale et l'Inde¹⁶.

Mais le XVIII^e siècle fut plus qu'une période intellectuellement intense. Des restructurations externes, des crises politiques et de longues guerres sanglantes perturbèrent le monde ottoman. La révolte des Janissaires en 1730, qui mit fin à l'Ère des tulipes, et la guerre russo-ottomane de 1767-1774 eurent un effet dévastateur sur l'ordre fiscal et militaire. Dans l'esprit de l'élite impériale et du grand public, la guerre confirma l'inévitabilité du programme de réforme. Par bien des aspects, les Janissaires étaient perçus comme responsables des défaites militaires. Pourtant, leur prestige et le fait qu'ils étaient intégrés aux organisations artisanales et publiques urbaines empêchaient tout réformiste de présenter ouvertement un programme radical incluant l'abolition du corps des Janissaires¹⁷.

Quand Selim III arriva au pouvoir, en 1789, le programme de réforme militaire s'affirma, à la suite d'une série d'assemblées consultatives à laquelle avait largement participé l'élite militaire, bureaucratique et judiciaire. Les pamphlets réformistes présentés au sultan donnèrent naissance à un répertoire de solutions diverses pour répondre à la crise, des plus radicales aux plus conservatrices, afin de modifier l'ordre militaire et fiscal. Au début des années 1790, l'élite dirigeante ottomane lança un programme de réformes visant à créer une armée nouvelle, disciplinée et entraînée, capable de devenir une alternative aux Janissaires et aux autres forces provinciales. Les réformistes ottomans appelaient cette nouvelle armée *Nizam-ı Cedid*, littéralement « ordre nouveau ».

En fait, l'armée nouvelle s'inscrivait dans le prolongement d'une transformation de l'instruction militaire en cours depuis le milieu du XVIII^e siècle. Les bataillons étaient désormais régis par les nouveaux paramètres de l'ingénierie militaire¹⁸ : fut créée en 1776 l'Académie impériale d'ingénierie navale (*Mühendishane-i Bahri Humayun*), transformée en 1793 en Académie impériale d'ingénierie militaire (*Mühendishane-i Berri Humayun*). Ces académies

15. Dana Sajdi (ed.), *Ottoman Tulips, Ottoman Coffee : Leisure and Lifestyle in the Eighteenth Century*, London, New York, Tauris Academic Studies, 2007 ; Ismail Erünsal, *Osmanlı vakıf kütüphaneleri : tarihi gelişimi ve organizasyonu*, Ankara, Türk Tarih Kurumu, 2008.

16. Butrus Abu-Manneh, 'Sheikh Murād al-Bukhārī and the Expansion of the Naqshbandi-Mujaddidi Order in Istanbul', *Welt des Islams*, volume 53 (1), 2013, p. 1-25.

17. Ali Yaycioglu, *Partners of the Empire*, op. cit., p. 40-47.

18. Fatih Yeşil, *İhtilâller çağında Osmanlı ordusu : Osmanlı İmparatorluğu'nda sosyoekonomik ve sosyopolitik değişim üzerine bir inceleme (1793-1826)*, Istanbul, Tarih Vakfı, 2016, p. 13-54.

devinrent un point de rencontre pour les ingénieurs et mathématiciens européens – principalement français – et ottomans¹⁹. La mobilité des ingénieurs militaires européens, tantôt dans le cadre de missions diplomatiques, tantôt comme savants à la recherche de mécènes, constitue un aspect important de l'histoire intellectuelle et technologique mondiale au XVIII^e siècle. Les monarques et potentats régionaux soucieux de transformer leurs armées faisaient appel à ces technocrates militaires, non seulement pour le transfert et l'adoption de nouvelles technologies, mais aussi pour qu'ils viennent former leurs propres spécialistes d'ingénierie militaire, et introduisent les dernières innovations en matière de mathématiques, de chimie, de physique et de sciences appliquées. Les nouveaux ateliers dirigés par les ingénieurs diplômés des Académies militaires développèrent leurs propres modes de production du savoir, assurant la fabrication d'armes, l'organisation du lieu de travail et la discipline de la main-d'œuvre.

Les ingénieurs, architectes, officiers, médecins et techniciens étaient employés dans différents domaines, comme la construction de forteresses, d'arsenaux et d'hôpitaux, la création de nouvelles casernes et d'ateliers de production d'artillerie et de grenades. Le « groupe » français fut suivi par celui des experts britanniques (anglais, écossais et irlandais), suédois, autrichiens, prussiens, espagnols, italiens, russes et polonais²⁰. Pourtant, l'Académie, loin d'avoir été une école dominée par les experts et les enseignements européens, fut d'emblée une plateforme où ingénieurs et mathématiciens européens (chrétiens) et ottomans (musulmans) pouvaient entrer en interaction. Tandis que les ingénieurs français, comme François Kauffer, André-Joseph Lafitte-Clav et Gabriel-Joseph Monnier de Courtois, venus dans le cadre de missions diplomatiques, étaient employés comme professeurs, des ingénieurs et mathématiciens ottomans, comme İsmail Gelenbevi (mort en 1791), qui écrivit sur la grammaire, la théologie, la logique, l'astronomie, les mathématiques et la géométrie, y occupaient des chaires universitaires. L'Académie soutenait également la traduction en turc de manuels militaires français, de livres de géographie et de mathématiques. Alors que certains diplômés, spécialisés dans l'ingénierie, l'artillerie ou les fortifications, rejoignaient la nouvelle armée en tant qu'officiers, d'autres entraient à l'Académie comme enseignants. On peut considérer les enseignants et les élèves de l'Académie comme des *professionnels euro-ottomans*, compléments et alternatives à la culture militaire établie, dominée par les Janissaires²¹.

19. Kemal Beydilli, *Türk bilim ve matbaacılık tarihinde Mühendishâne : Mühendishâne matbaası ve kütüphanesi*, 1776-1826, İstanbul, Eren, 1995, p. 19-94.

20. Mehmet Alaaddin Yalçinkaya, « Osmanlı Devleti'nin modernleşme sürecinde Avrupalılar'ın istihdam edilmesi (1774-1807) », in Seyfi Kenan [dir.], *Osmanlılar ve Avrupa : Seyahat, Kaşılama ve Etkileşim*, İstanbul, İSAM, 2010, p. 425.

21. Frederick Hitzel, *Intégration et transformation des savoirs*, op. cit., p. 27-44. Voir aussi Kemal Beydilli, *Türk bilim ve matbaacılık tarihinde Mühendishâne*, op. cit., p. 19-94 et Virginia Aksan, 'Breaking the spell of the Baron de Tott : Reframing the question of military reform in the Ottoman Empire, 1760-1830', *The International History Review* volume 24, n° 2 (2002), p. 253-77. Pour la

Ce que Ken Adler a montré pour l'ingénierie dans la France révolutionnaire vaut aussi, par bien des aspects, pour l'Ordre Nouveau ottoman²². Les mathématiques devinrent dans les académies d'ingénierie militaire un outil permettant de discipliner les élèves, en utilisant de nouvelles méthodes pédagogiques. Dans la nouvelle armée, les principes d'ordre et de discipline se substituaient aux qualités individuelles de courage et la bravoure²³. L'armée était perçue comme une « machine sociale » conçue et fonctionnant avec une coordination mathématique afin d'en maximiser la précision et la ponctualité. Le recrutement et la promotion n'étaient pas censés passer par une recommandation des maîtres (comme pour les Janissaires), mais plutôt par des critères expliqués dans les règlements, par la formation pédagogique et l'exercice, et par les rapports d'experts extérieurs (*nazırs*). Les entraînements militaires des Janissaires, qui mettaient l'accent sur la lutte et la chasse, étaient remplacés par des exercices collectifs comme le tir et la marche synchronisée. Les mécanismes de solidarité horizontale des Janissaires, fondés sur la camaraderie, étaient remplacés par un principe de hiérarchie, exigeant une loyauté absolue envers les commandants et le règlement. Les soldats de la nouvelle armée, qui ne pouvaient prendre de surnoms ou de titres non-officiels, ne pouvaient par ailleurs rejoindre les mêmes unités lorsqu'ils venaient d'une même région, ce qui les privait des mécanismes de solidarité locale²⁴.

Ces normes, modèles et règles furent conçus par les officiers et ingénieurs militaires ottomans et européens, en collaboration avec les élites de l'Ordre Nouveau. Des ateliers de fabrication d'artillerie furent conçus en fonction des nouveaux règlements sur la main-d'œuvre : les ouvriers, placés sous les ordres directs des ingénieurs, se spécialisaient dans la manipulation de certaines parties des canons, qui étaient désormais constitués de pièces interchangeables. De même, les nouvelles casernes étaient isolées des centres urbains chaotiques, et leur plan rectangulaire et symétrique était censé favoriser la coordination et le contrôle²⁵.

Apportant leurs compétences techniques et universitaires, les nouveaux savants formés dans les académies militaires devenaient membres de la nouvelle élite de l'État ottoman. En même temps, ils se percevaient eux-mêmes comme appartenant à un réseau cosmopolite et international (inter-États ou inter-Empires), partisan des *Lumières militaires*. Un exemple est Séid Moustapha, diplômé de l'Académie militaire d'Istanbul, auteur du texte semi-biographique dans lequel il s'adresse, en tant qu'ingénieur ottoman venu d'Istanbul,

circulation des experts et ingénieurs militaires en Europe et dans l'empire ottoman, Michèle Virol, « La circulation des savoirs des ingénieurs militaires (XVII^e-XVIII^e siècle) », *loc. cit.*

22. Ken Adler, *Engineering the Revolution : Arms and Enlightenment in France, 1763-1815*, Princeton, Princeton University Press, 1997, p. 65.

23. Yeşil, *İhtilâller çağında Osmanlı ordusu*, *op. cit.*, p. 55-113.

24. *Ibidem*.

25. *Ibidem*, p. 114-153 ; cf. aussi Kahraman Şakul, 'Military engineering in the Ottoman Empire', *loc. cit.*

aux ingénieurs des autres nations²⁶. Moustapha y décrit la vie intense des cercles scientifiques d'Istanbul, où les mathématiciens grecs et turco-musulmans échangeaient leurs idées. Gelenbevi enseigne à Moustapha le calcul logarithmique, qu'il avait appris d'un mathématicien grec. Pendant ce temps, Séid Moustapha apprenait le français, qu'il qualifie dans son texte de langue universelle de la science. Pourtant, il comprit bientôt que sa véritable ambition était de devenir ingénieur militaire. Son objectif était d'appliquer la connaissance mathématique «à la tactique et à l'architecture militaire, et qui plus est, l'acquisition d'un certain degré de perfection capable de procurer le maniement de ces sciences dans toutes les branches de mécanique qui en dérivent»²⁷. L'occasion se présenta quand Selim III, sultan éclairé, ouvrit une Académie sur la Corne d'or.

Séid Moustapha ne se rendit jamais en Europe mais, dans sa *Diatribes sur l'état actuel de l'art militaire du génie et des sciences à Constantinople*, il s'adressait aux hommes de sciences appartenant à une «république des sciences militaires», indépendamment de leur religion, de leur nation ou de leur État. Il connaissait les travaux de divers mathématiciens et ingénieurs, comme Christian Wolff (1679-1754), Jacques Ozanam (1640-1718) et Bernard Forest de Bellidor (1698-1761)²⁸. Après avoir étudié les textes des maîtres, il en vint à penser que les sciences militaires qui devaient modifier l'ordre ottoman avaient une valeur universelle comme les mathématiques et la géométrie. La *Diatribes* fut d'abord publiée à Istanbul, mais fut ensuite réimprimée à Paris, illustration du fonctionnement de cette république trans-impériale des lettres unissant les ingénieurs militaires, semblable aux autres républiques des lettres au siècle des Lumières. Ce discours universaliste était partagé par les experts et ingénieurs européens employés de l'État ottoman pour la réforme militaire. Évoquant l'Ordre Nouveau dans son livre *Révolutions de Constantinople*, l'émigré et ingénieur militaire Antoine Juchereau de Saint-Denys, engagé par l'administration ottomane pour ses connaissances en fortifications et en artillerie, affirme sa foi en la réforme militaire, se déclare fidèle à sa mission d'ingénieur tout en voulant rester «indépendant dans sa conduite politique»²⁹.

26. Séid Moustapha, *Diatribes sur l'état actuel de l'art militaire du génie et des sciences à Constantinople*, Istanbul, imprimée dans la nouvelle Typographie de Scutari, 1803 et rééditée à Paris, Imprimerie impériale, 1807. À propos de l'auteur du texte et de l'identité de Séid Moustapha, cf. Kemal Beydilli, «İlk Mühendislerimizden Seyyid Mustafa ve Nizâm-i Cedid'e Dair Risâlesi», *Tarih Enstitüsü Dergisi*, volume 13, 1983, p. 387-479. Pour une analyse de la *Diatribes*, cf. Berrak Burçak, 'Modernization, Science and Engineering in the Early Nineteenth Century Ottoman Empire', *Middle Eastern Studies*, volume 44, n° 1, 2008, p. 69-83 ; cf. aussi Şakul, «Nizâm-ı Cedid düşüncesinde Batılılaşma ve İslamî modernleşme», *loc. cit.*, p. 128-29.

27. Séid Moustapha, *Diatribes...*, *op. cit.*, p. 5.

28. Burçak, 'Modernization, Science and Engineering', *loc. cit.*, p. 73-74.

29. Antoine Juchereau de Saint-Denys, *Révolutions de Constantinople en 1807 et 1808, précédées d'observations générales sur l'état actuel de l'Empire ottoman*, Paris, Brissot-Thivars, 1819, tome 2, p. 53-57.

Juchereau est un bon exemple de la mobilité liée à l'innovation dans l'armée. Juchereau était né en 1778 en Corse, dans une famille française noble. Il fut élève de l'École royale du génie à Charleville-Mézières, où son père, ancien colonel d'artillerie, fut exécuté pendant la Révolution. Son oncle, qui vivait au Canada, le prit sous sa protection après cet événement tragique et le jeune Juchereau devint élève de la *Royal Military Academy* de Woolwich, sans doute alors la meilleure école canadienne d'ingénieurs d'artillerie. Juchereau revint en France après le Traité d'Amiens (1802). Mais il quitta vite la France pour Istanbul, où, il entra au service de l'Empire ottoman. Selim III lui proposa de devenir directeur et instructeur de la nouvelle école militaire. Durant son séjour à Istanbul, Juchereau resta proche de la mission diplomatique britannique. Lors de la crise de 1807, il rompit néanmoins avec le Royaume-Uni, se joignit à l'initiative franco-hispano-ottomane et joua un rôle majeur dans la consolidation du système de défense d'Istanbul et dans le perfectionnement de son artillerie. Après la révolte des Janissaires, cette même année, il resta encore quelque temps en Turquie et fut témoin des épisodes dramatiques qu'il décrivit ensuite dans son livre³⁰.

Oui, les réformes étaient *universelles* et les Ottomans, les Européens et les Européo-Ottomans y participèrent collectivement. Le discours universel et cosmopolite de la réforme se justifiait aux yeux des ingénieurs et experts militaires. Cependant, les réformistes ottomans devaient aussi s'adresser à leur propre public, qui se méfiait de la réforme militaire pour toutes sortes de raisons, des impôts onéreux aux campagnes de recrutement massif. Depuis 1789, l'opposition à l'Ordre Nouveau était surtout alimentée par les Janissaires et leurs affiliés, qui avaient la capacité de contrôler l'opinion populaire. Les avocats de l'Ordre Nouveau furent les premiers à « libérer » le public ottoman de l'*establishment* janissaire. Pourtant, la nouveauté et l'universalité ne prirent nullement un sens anti- ou non-islamique, ni même laïque.

LES PRÉDICATEURS

L'Ordre Nouveau était avant tout un projet de réorganisation militaire, fondé sur le discours universel des mathématiques et des sciences militaires appliquées. Telle était la base des défis lancés au vieil ordre socio-militaire. Cela ne signifie pourtant pas que l'Ordre Nouveau se soit écarté du discours islamique pour devenir une initiative non-islamique ou anti-islamique. Bien au contraire, l'Ordre Nouveau était aussi un nouvel ordre musulman. L'islam, les mœurs et les rituels islamiques imposaient à l'armée nouvelle leurs règles morales et leur discipline spirituelle. Tout comme les officiers coordon-

30. Ali Yaycioglu, 'Révolutions de Constantinople : France and the Ottoman World in the Age of Revolutions', in *French Mediterraneans: Transnational and Imperial Histories*, Patricia M.E. Lorcin et Todd Shepard (eds), Lincoln, NE, Nebraska University Press, 2016, p. 21-51.

naient les manœuvres et la synchronisation des soldats, des imams nommés pour chaque régiment supervisaient leur rectitude morale et religieuse. Outre l'exercice quotidien, le règlement stipulait que toute la nouvelle armée devait chaque jour accomplir cinq prières durant les temps de repos. Alors que les soldats agissaient en coordination et en harmonie pendant l'exercice militaire comme une « montre », ils priaient aussi en coordination et en harmonie à la mosquée cinq fois par jour, là aussi comme une « montre »³¹.

Selon le nouveau règlement, les soldats devaient recevoir des rudiments d'instruction religieuse, fondés sur le *Risale* (traité) de Takuyuddin Mehmed de Birgi (mort en 1573), connu sous le nom de Birgivi, spécialiste du droit islamique et des *Hadith*. Son *Risale* était un catéchisme détaillant les conditions de la croyance et des rituels mais aussi un testament personnel montrant comment être un musulman exemplaire³². Les historiens considèrent Birgivi comme un défenseur du sunnisme orthodoxe qui s'en prit avec véhémence aux innovations qui ne pouvaient être clairement justifiées par les sources de la jurisprudence islamique³³.

À partir du XVII^e siècle, les catéchismes sunnites devinrent de plus en plus populaires. La lecture du *Risale* imposée dans les nouvelles casernes peut être vue comme partie intégrante de la discipline socio-militaire de l'Ordre Nouveau, sans rien de contradictoire avec la discipline imposée par les mathématiques et les sciences militaires appliquées. À la fin du XVIII^e siècle, une autre évolution eut un impact spectaculaire sur la vie socio-religieuse de l'Empire ottoman : la consolidation du réseau Naqshibandi-Mujaddidi. Le Naqshinandiyya était un ordre sunnite soufi trans-impérial, organisé depuis le début du XV^e siècle autour de rituels, de doctrines et de cheikhs charismatiques, et qui s'était propagé de l'Inde et de l'Asie centrale jusqu'aux Balkans. Au XVII^e siècle, une nouvelle vague de Naqshibandis, appelés Mujaddidis (« porteurs de renouveau »), dissémina son message depuis l'Inde vers le monde islamique. Avec leur doctrine renouvelée, théorisée par un cheikh originaire de Sirhind en Inde, Ahmad al-Sirhindi (mort en 1624, également appelé Mujaddidi-i Alf-i Thani/« Celui qui renouvela la foi du deuxième millénaire », ou Imam Rabbanî), les Mujaddidis devinrent un groupe militant, qui prônait une lecture orthodoxe de la sharia et un renouveau de la religion et de la société. La chute de l'Empire safavide et la vacance du pouvoir en

31. Yeşil, *İhtilaller çağında Osmanlı ordusu*, op. cit., p. 104-108, p. 334-35.

32. Yunus Koç et Fatih Yeşil, *Nizâm-ı Cedid Kanunları (1791-1800)*, Ankara, Türk Tarih Kurumu, 2012, p. 120. Pour Birgivi Mehmed, cf. Emrullah Yüksel, « Birgivi », *Türkiye Diyanet Vakfı İslam Ansiklopedisi* volume 6, 1999, p. 191-194; Halim Saim Parlador, 'When Folk Religion Meets Orthodoxy: The Case of Imam Birgivi', *Eskişehir Osmangazi Üniversitesi Sosyal Bilimler Dergisi*, volume 15 (1), 2014, p. 65-86.

33. Madeline Zilfi, 'The Kadizadelis : Discordant Revivalism in Seventeenth-Century Istanbul', *Journal of Near Eastern Studies*, volume 45, n° 4, 1986, p. 251-269; Marinos Sariyannis, 'The Kadizadeli Movement as a Social and Political Phenomenon : The Rise of a "Mercantile Ethic"?', in Antonis Anastapoulos (ed.), *Political Initiatives "From the Bottom Up" in the Ottoman Empire : Halcyon Days in Crete VII. A Symposium Held in Rethymno 9-11 January 2009*, Rethymno, Crete University Press, 2009, p. 274-277.

Iran, dans le Caucase et le Khorassan au début du XVIII^e siècle, permirent aux Naqshibandi-Mujaddidis de renforcer leur présence dans le Caucase, en Irak et en Anatolie, ainsi que dans le Hejaz, en Syrie et dans le Kurdistan³⁴.

La mobilité des maîtres, des élèves et des textes Naqshibandi-Mujaddidi par le biais de ce réseau soufi trans-asiatique est l'un des aspects les plus intéressants de l'histoire mondiale des mouvements intellectuels à l'époque moderne. Depuis le XVII^e siècle, des centaines de Naqshibandi-Mujaddidis parcouraient le monde musulman, de l'Inde et de l'Asie centrale jusqu'à l'Empire ottoman³⁵. Bien relié à l'océan Indien, le Hejaz, où se trouvaient La Mecque et Médine, était une région importante pour les derviches Naqshibandi-Mujaddidis venus d'Inde pour se répandre dans l'Empire ottoman³⁶. Actif au Caire, au Yémen, mais aussi en Afrique de l'Est et en Asie du Sud, le groupe s'établit à Istanbul³⁷. Et sa loge devint un centre important pour les derviches originaires des communautés musulmanes de l'empire Qing³⁸. Les cheikhs Naqshibandi-Majaddidis implantèrent des loges soufies dans des villes ottomanes. Müstekimzade Sa'deddin Efendi (mort en 1787), qui appartenait aussi aux cercles érudits à Istanbul, traduisit des textes de Sirhindi, désormais accessibles au lectorat de la capitale ottomane. Les liens entre les cheikhs Mujaddidis et l'élite impériale ottomane se maintinrent tout au long du XVIII^e siècle³⁹.

La stupéfiante mobilité trans-impériale des derviches et cheikhs Naqshibandi-Mujaddidis entretenait les liens entre les adeptes de cet ordre. Tout en diffusant les principaux manuels, lettres et témoignages, les derviches voyageurs servaient aussi d'informateurs. Ceux qui, partis d'Asie centrale (en particulier de Kazan et de Boukhara) et d'Inde, atteignaient les principaux centres de l'Empire ottoman (Istanbul, Damas, Bursa, La Mecque et Médine, Le Caire, Sarajevo ou Skopje) et apportaient nouvelles et informations concernant l'expansion russe et britannique dans ces différentes régions. Le commerce croissant entre l'Inde et l'Empire ottoman aidait les

34. Abu Manneh, 'Sheikh Murād al-Bukhārī and the Expansion of the Naqshbandi-Mujaddidi Order in Istanbul', *op. cit.* ; 'Salafiyya and the rise of the Khālidiyya in Baghdad in the early nineteenth century', *Die Welt des Islams*, volume 43 (3), 2003, p. 349-372 ; et 'The Naqshbandiyya-Mujaddidiyya in the Ottoman Lands in the Early 19th Century', *Die Welt des Islams*, volume 22 (1-4), 1982, p. 1-36 ; Hamid Algar, 'The Naqshbandi Order : A Preliminary Survey of Its History and Significance', *Studia Islamica*, 44, 1976, p. 123-152 ; Hamid Algar, 'Political Aspects of the Naqshibandi History', in Marc Gaborieau, Alexandre Popovic et Thierry Zarcone, [dir.], *Naqshbandis : cheminement et situation actuelle d'un ordre mystique musulman*, Istanbul, ISIS, 1999, p. 117-146.

35. À propos de la mobilité des Naqshbandis depuis l'Asie centrale vers l'Inde, voir Nile Green, 'Geography, Empire and Sainthood in the Eighteenth-Century Muslim Deccan', *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, volume 67, n° 2 (2004), p. 207-225.

36. Abu Manneh, 'The Naqshbandiyya-Mujaddidiyya and the Khālidiyya in the early 19th Century', *loc. cit.*, p. 1-2.

37. Enseng Ho, *The Graves of Tarim : Genealogy and Mobility across the Indian Ocean*, California, University of California Press, 2006, p. 53 ; John O. Voll, *Islam : Continuity and Change in the Modern World*, Boulder, Westview Press, 1982, p. 72.

38. Klaus Kreiser, « Kāşgarî Tekyesi – ein Istanbuler Nakşibandî-Konvent und seiner Stifter », in M. Gaborieau, A. Popovic et T. Zarcone [dir.], *Naqshbandis, op. cit.*, p. 321-325.

39. Abu Manneh, 'Sheikh Murād al-Bukhārī', *loc. cit.*, p. 12-21.

voyageurs soufis à consolider leurs réseaux, en parallèle avec ceux des marchands. Les Naqshibandi-Mujaddidis étaient ainsi des informateurs transportant non seulement une nouvelle doctrine politico-religieuse, mais aussi des renseignements venant des Empires russe (en Asie centrale), moghol et britannique pour les élites ottomanes. De ce point de vue, leur mobilité trans-impériale, en tant qu'activistes religieux, était comparable à celle des ingénieurs et experts militaires européens qui venaient chercher en terre ottomane des protecteurs et des emplois.

L'activisme religieux des Nakshibandi-Mujaddidis au XVIII^e siècle permit de contrôler « l'ordre » sur le plan social, religieux et militaire, par le biais d'un discours rigoureux prônant la discipline (*terbiye*). Ce programme déclencha un affrontement entre l'ordre des Bektashis⁴⁰ et les Nakshibandis-Mujaddidis, ces derniers se montrant critiques des prétentions des Bektashis et des Janissaires en tant que gardiens des normes et traditions de l'ordre. Alors que les Bektashis et les Janissaires promouvaient un discours islamique protégeant les droits et intérêts acquis et bravaient les tentatives de reprise en main par l'État, la coalition unissant les Nakshibandi-Mujaddidis aux partisans de l'Ordre Nouveau élaborait un programme islamique de discipline imposée d'en haut, en accord avec la religion, la raison pratique et les besoins de l'époque. Par bien des côtés, il s'agissait d'un affrontement entre deux discours islamiques.

Un prédicateur, Ubeydullah Kuşmani, joua à Istanbul un rôle exemplaire. Kuşmani arriva de l'Empire russe, sans doute de Kazan ou de sa région, vers le début du XIX^e siècle⁴¹. Avant d'atteindre les terres ottomanes, il avait parcouru l'empire russe et le Caucase, et avait rédigé un récit de ses voyages⁴². Durant son bref séjour à Istanbul, il devint un vigoureux défenseur de l'Ordre Nouveau et une personnalité controversée, très critique envers les Janissaires et les Bektashis.

Dans son *Zebire*, Ubeydullah Kuşmani se présentait comme un derviche voyageur venu en terre ottomane sous le règne de Selim III⁴³. Il était protégé par Kadı Abdurrahman Pasha, figure éminente de l'Ordre Nouveau⁴⁴. Au cours de ses voyages, il avait remarqué que l'on se moquait des Janissaires et

40. Concernant les Bektashis, leur organisation, leur tradition soufi d'influence Shiiite, leur rôle politique et culturel dans la société ottomane, cf. Zeynep Yürekli, *Architecture and Hagiography in the Ottoman Empire: the Politics of Bektashi Shrines in the Classical Age*, Abingdon, Ashgate, 2012. Cf. également Ahmet Yaşar Ocak, *Geçmişten günümüze Alevî-Bektaşî kültürü*, Ankara, 2009 ; idem, *Alevî-Bektaşî inançlarının İslam öncesi temelleri*, Istanbul, İletişim, 2000 ; Irène Mélikoff, *Hadji Bektach. Un mythe et ses avatars : genèse et évolution du soufisme populaire en Turquie*, Leiden, Brill, 1998.

41. Pour les mujaddidis de la province de Kazan en Russie à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle, cf. İbrahim Maraş, *Türk dünyasında dinî yenileşme (1850-1917)*, Istanbul, Ötügen, 2002, p. 47-53.

42. Le récit de ses voyages n'a pas encore été découvert, cf. Ömer İsbilir, « Dihkânîzâde Ubeydullah Kuşmânî », *Diyanet İslam ansiklopedisi*, volume 9, 1994, p. 290-291.

43. Dihkânîzâde Ubeydullah Kuşmânî, *Nizâm-ı Cedîd'e dair bir risâle : Zebîre-i Kuşmânî fî tarîf-i nizâm-ı ilhâmî*, éd. Ömer İsbilir, Ankara, Türk Tarih Kurumu, 2006, p. 15.

44. *Ibidem*, p. 2, p. 84.

de leur incapacité⁴⁵. Dans son livre, Kuşmani présentait aussi une critique morale et religieuse des Janissaires et une défense de l'Ordre Nouveau, avec à l'appui un répertoire de citations du Coran, des Hadith, et de poèmes en turc, en arabe et en persan. Kuşmani fondait son argumentation sur un raisonnement complexe. D'abord, il affirmait que les Janissaires avaient perdu leur capacité militaire face à leurs homologues européens, qu'ils refusaient toute réforme comme une innovation illégale puisque beaucoup des pratiques nouvelles (exercice, combat synchronisé, imposition des uniformes) venaient des infidèles et nuiraient aux conventions établies. Kuşmani les accusait d'ignorance et d'hypocrisie. Ce qu'ils défendaient comme leurs règles et leurs lois n'étaient que des traditions inventées, disait-il. Par exemple, il n'y avait aucune raison de croire que Hacı Bektaş, saint-patron des Janissaires, était lié à ce corps⁴⁶. À propos du refus des uniformes de l'Ordre Nouveau par les Janissaires, il écrivait : « quel prophète, quels juristes islamiques ont inventé votre code vestimentaire ? [...] Les tenues que l'on porte aujourd'hui, comme vous le savez, n'existaient pas à l'époque du prophète »⁴⁷. À ses yeux, les conventions ne devaient pas devenir une référence légitime simplement parce qu'elles étaient anciennes : il discréditait ainsi l'argument traditionaliste, affirmant que toute tradition avait d'abord été une innovation.

Deuxièmement, il fondait son raisonnement sur le principe de la réaction égale et opposée à un concurrent employant les mêmes méthodes (*mukabala bi'l-misl*). Il était clair que les nouvelles sciences militaires rendaient les armées européennes supérieures aux armées musulmanes. Il ne fallait donc pas dire que toutes ces innovations étaient les inventions d'infidèles (*icad-ı küfr*), mais plutôt les adopter. C'était pour lui une nécessité de la foi islamique, confirmée par cette phrase du Coran : « Hommes qui avez une vision, tirez les leçons de votre enseignement » (59/2). Différentes branches de l'armée ottomane adoptèrent les méthodes d'instruction (*ta'allum*), l'exercice (*ta'lim*), l'ordre (*tertib*), et la discipline (*terbiye*), mais les Janissaires refusèrent : « Les membres de l'artillerie peuvent tirer dix-huit boulets de canon en une minute. Les tireurs peuvent utiliser leur fusil huit fois par minute. Les grenadiers sont capables de tirer sur les chapeaux des infidèles. Si les ingénieurs et les mineurs [...] et les experts en poudre à canon, les marins, les ingénieurs des ateliers de fabrication et autres groupes instruits agissaient correctement avec la générosité du Sultan, ils auraient la capacité de détruire l'ennemi »⁴⁸.

Kuşmani présentait les ingénieurs, experts en artillerie, tireurs et marins entraînés, comme des modèles pour l'Ordre Nouveau, de par leur formation, leurs connaissances techniques, leur gestion du temps et leur précision. Si

45. *Ibidem*, p. 25-28.

46. *Ibidem*, p. 41.

47. *Ibidem*, p. 25, p. 28.

48. *Ibidem*, p. 31.

les Janissaires avaient accepté la même direction pour le corps des artilleurs, des mineurs, et d'autres, le sultan aurait selon lui disposé d'une armée d'un million de soldats bien entraînés, et les mesures extraordinaires d'austérité fiscale auraient été superflues.

Mais Kuşmani allait encore plus loin, affirmant que la discipline mentale et physique est une obligation religieuse pour tous les musulmans, militaires ou non. « Discipliner le corps était une nécessité pour la force du culte. Un être humain, s'il n'a pas été discipliné (*terbiye olmadıkça*), est comme inachevé »⁴⁹. L'oisiveté des Janissaires les empêchait non seulement d'être de bons soldats, mais aussi d'accomplir leur potentiel en tant que musulmans, et même en tant qu'êtres humains. Tout cela, selon Kuşmani, deviendrait possible avec l'intervention du Sultan, qui détenait l'autorité légitime et devait selon lui modifier l'ordre social en fonction des nécessités de l'époque et de la religion. Comme le disait le Coran : « Il se peut que vous détestiez une chose même si elle est bonne pour vous, et que vous aimiez une chose même si elle est mauvaise pour vous » (2/216).

En présentant l'autorité sultanique et religieuse comme un pouvoir permettant d'imposer la discipline au peuple, conformément aux nécessités de la religion et de l'époque, Kuşmani reprenait à son compte l'argument mujaddidi-naqshibandi. Se conformer aux « nécessités de l'époque », c'est respecter deux principes : réagir face à un concurrent en utilisant les mêmes méthodes et les mêmes outils (*mukabala bi'l-misl*), et tirer une règle des sources religieuses primaires (*ijtihad*). Il affirmait qu'il n'existait peut-être aucun *mujtahid* pour créer une nouvelle école juridique (*madhhab*), puisque les écoles juridiques avaient été établies il y a des siècles. Mais à chaque époque, un *mujtahid* devait trouver les réponses aux problèmes du temps (*müctehid-i bi'l-me'sele ber-mukteza-i hal*)⁵⁰. Cette vision de l'innovation marque la mise en œuvre compliquée de l'Ordre Nouveau, entre opposition frontale avec les Janissaires et délicate négociation d'un renouvellement de la tradition ancré dans l'Islam et irrigué par l'Occident, mais dirigé contre l'Occident.

Kuşmani écrivit son *Zebire* sous le règne de Selim. En mai 1807, le régime de l'Ordre Nouveau s'écroula après une révolte des Janissaires. Selim III fut détrôné. Les partisans de l'Ordre Nouveau furent exécutés ou se réfugièrent hors de la capitale. Pourtant, en août 1808, le mouvement fut rétabli après un coup d'État, grâce à une alliance nouée avec quelques potentats provinciaux. En octobre 1808, quand Kuşmani prononça un sermon en faveur de l'Ordre Nouveau dans la mosquée Fatih, les Janissaires d'Istanbul vinrent l'humilier. Les protestations tournèrent à l'émeute. Les autorités demandèrent à Kuşmani de quitter la ville, et il obéit. Peu après, en novembre 1808, l'Ordre Nouveau s'effondra pour la deuxième fois, après une révolte popu-

49. *Ibidem*, p. 41, p. 64.

50. *Ibidem*, p. 72-75.

laire menée par les Janissaires. Mahmud II (1808-1838) déclara que l'Ordre Nouveau était maudit, glorifiant le corps des Janissaires et les anciennes lois et conventions (*kanun-ı kadim*)⁵¹.

Alors qu'ils préparaient leur révolte, les Janissaires et leurs alliés élaborèrent des arguments politiques et moraux contre l'Ordre Nouveau. Les nouveaux impôts imposés aux communautés pour financer les réformes, le recrutement militaire parmi les paysans musulmans, étaient perçus comme anti-conventionnels et contraires aux vieilles lois. Les Janissaires refusaient l'uniforme et l'exercice quotidien parce que ces pratiques allaient à l'encontre de leurs coutumes. Certains présentaient l'Ordre Nouveau comme le parti des élites corrompues, qui monopolisaient les revenus pour leur usage personnel. D'autres le maudissaient parce qu'il encourageait les pratiques des « infidèles ». Les *ulémas* ne se situaient pas ouvertement dans le camp des Janissaires, mais nombre d'entre eux critiquaient de manière hésitante les décisions radicales imposées d'en-haut, qui sapaient les intérêts accumulés et les vieilles conventions. Finalement, quand l'Ordre Nouveau s'écroula, les Janissaires n'eurent pas de mal à obtenir des *ulémas* sa condamnation parce qu'il violait les vieilles lois et les innovations illégales (*bid'a*).

Pourtant, 18 ans plus tard, en 1826, un autre « Ordre Nouveau » fut instauré par Mahmud II, et le corps des Janissaires fut supprimé, cette fois par une révolte populaire soutenue par le corps des artilleurs. Dans l'Ordre Nouveau de Mahmud II, les loges de l'ordre Bektashi furent confisquées et réattribuées aux cheikhs Naqshibandis. L'Ordre Nouveau s'accompagnait d'une doctrine cohérente associant l'exigence d'une lecture orthodoxe de la charia et l'intérêt des autorités politiques pour la régénération de l'ordre islamique. Son impact sur la réforme administrative et militaire sous le règne de Mahmud II fut considérable. En même temps, la plupart des membres de l'*uléma* se détachèrent des Janissaires et soutinrent les réformes avec vigueur⁵². De nouvelles réglementations, fondées sur le principe islamique du *hisba*, l'autorité du souverain pour imposer le bien, furent imposées aux marchés et aux organisations artisanales. Les ingénieurs diplômés de l'Académie militaire conçurent une autre nouvelle armée, baptisée du nom du *magnum opus* de Birgivi, *Tarikat al-Muhammadiyya*, « La Voie mahométane »⁵³.

Cet article a abordé quelques-uns des aspects de la réforme militaire dans l'Empire ottoman, à travers quatre points principaux. Il a permis d'examiner comment les Janissaires étaient profondément intégrés à la vie socio-économique urbaine de l'Empire ottoman à l'époque moderne, non seulement en

51. Ali Yaycioglu, *Partners of the Empire*, op. cit., p. 197-200.

52. Abu Manneh, 'The Naqshibandiyya-Mujaddidiyya...', loc. cit., p. 23-29; Uriel Heyd, 'The Ottoman Ulema and Westernization in the Time of Selim III and Mahmud II', loc. cit., p. 89-96.

53. Fatih Yeşil, *İhtilâller çağında Osmanlı ordusu*, op. cit., p. 337-58; Fahri Maden, *Bektaşî tekkeleminin kapatılması (1826) ve Bektaşîliğin yasaklı yılları*, Ankara, Türk Tarih Kurumu, 2013, p. 63-73, p. 181-192.

tant qu'armée, mais aussi en tant qu'organisation socio-politique structurée comme un corps collectif, à la manière des organisations artisanales, qui prétendait protéger l'ordre établi, par-delà la garantie de leur propre intérêt. On a aussi montré que le discours et la logique organisationnelle de l'Ordre Nouveau, qui étaient avant tout un programme de réforme fiscale et militaire, furent élaborés et alimentés par les nouvelles sciences militaires « transnationales ». Depuis le début du XVIII^e siècle, l'évolution institutionnelle des sciences rationnelles et appliquées et la création d'académies militaires dominaient le programme de réformes. Dans le discours des ingénieurs militaires, l'universalisme et la nouveauté de la réforme militaire acquirent une nouvelle légitimité aux yeux des réformistes ottomans et, peu à peu, du grand public, contre les revendications traditionalistes des Janissaires. Troisièmement, nous avons insisté sur le rôle majeur joué dans ce processus par le renouveau religieux eurasien. La ligne Birgivi-Kadizadeli, et plus tard le mouvement Mujaddidi-Naqshibandi, furent intégrés au programme de réformes, affirmation qui revient à contester l'idée selon laquelle l'Ordre Nouveau aurait été exclusivement conçu et négocié par des bureaucrates inspirés par l'Occident. Il s'agissait avant tout d'un programme façonné par les ingénieurs et partisans du renouveau islamique, marqué par les sciences appliquées et l'activisme socio-religieux.

Le quatrième point est que l'Ordre Nouveau fut un moment planétaire pour l'histoire ottomane. C'était un mouvement européeniste ou occidentaliste, mené par des experts et ingénieurs militaires ottomans et européens. Ces spécialistes, qui croyaient aux Lumières militaires, contribuèrent aux réformes fiscales et militaires, indépendamment de leurs loyautés politiques, de manière universaliste, dans le cadre de la « république des lettres » des ingénieurs militaires en Europe et au-delà. L'Ordre Nouveau ottoman était aussi un Ordre Nouveau islamique, en même temps que socio-militaire. Il était prôné par des activistes religieux, liés à un réseau eurasien de derviches Naqshibandi-Mujaddidi, déployé à Kazan, en Asie centrale, en Inde et dans le monde ottoman. Les derviches activistes, qui parcouraient ce réseau eurasien, propagèrent la doctrine Naqshibandi-Mujaddidi qui mettait en avant le rôle de l'État pour discipliner la société. Ils transportaient en même temps des informations sur le vécu des communautés musulmanes durant l'expansion coloniale des Empires russe et britannique. Pour les élites ottomanes, le réseau Naqshibandi-Mujaddidi ouvrait une fenêtre trans-impériale vers la Russie et l'Inde, comparable à la fenêtre ouverte sur l'Occident par les ingénieurs. Ces deux mouvements planétaires – européen et eurasien – formaient un réseau d'alliances contre les Janissaires.

Tout au long du XIX^e siècle, l'alliance de l'ingénierie militaire et de l'activisme islamique se poursuivit, mais à travers de nouvelles phases et de nouveaux programmes. Pourtant, quand le laïcisme apparut comme un programme sociopolitique à part entière dans le paysage intellectuel ottoman, au

début du XX^e siècle, les militaires furent les premiers à l'adopter. Alors qu'une nouvelle culture militaire commençait à se détacher de l'activisme islamique, l'armée devint peu à peu l'avocate du laïcisme dans la Turquie républicaine de la fin de l'ère ottomane. De même, la distinction entre science et religion se transforma en programme pour les nouvelles institutions universitaires, tandis que s'effondraient les écoles islamiques. Pourtant, l'ingénierie et l'islam restèrent en contact étroit tout au long du XX^e siècle. Le mouvement Naqshibandi-Mujaddidi du début du XX^e siècle accueillit avec enthousiasme les nouveaux diplômés des écoles d'ingénieur. Alors que les partis islamiques se propageaient en Turquie et dans le monde arabe parmi les ingénieurs civils et mécaniques, « ordre » et « développement » devinrent les slogans de l'islam politique.

*Ali Yaycioglu est professeur d'histoire
à l'université de Stanford (États-Unis)*

Traduit de l'anglais par Laurent Bury